

## « Des lumières dans la nuit », avec Payal Kapadia et Apichatpong Weerasethakul



« À lire aussi : le très beau, passionnant et volumineux ouvrage consacré au cinéaste, plasticien, pour ne pas dire chamane, *Homes*, dirigé par le grand weerasethakulien qu'est Antoine Thirion, aux éditions de l'œil, en co-édition avec le Centre Pompidou et le Festival d'Automne, auquel s'intègre la manifestation. »



—  
Par Antoine Guillot  
Publié le samedi 5 octobre 2024  
France Culture, *Plan Large*  
—



[En écoute ici]

# A Paris, Apichatpong Weerasethakul plonge le Centre Pompidou dans le grand sommeil

La rétrospective intégrale de l'œuvre du cinéaste thaïlandais, intitulée « Des lumières et des ombres », se tient jusqu'au 6 janvier 2025.



Apichatpong Weerasethakul, au Festival de Cannes, le 15 juillet 2021. MATHIEU ZAZZO/PASCO & CO POUR « LE MONDE »

Le réalisateur quinquagénaire, qui vit désormais à l'écart de la ville, à Chiang Mai, ne réalise plus de longs-métrages et a arrêté de visionner des films. Pour mieux saisir l'évolution de son parcours, il faut se plonger dans le magnifique ouvrage collectif *Homes – Apichatpong Weerasethakul*, sous la direction d'Antoine Thirion, mêlant entretiens fleuves, analyses, carnets d'images, édité par les Editions de l'Œil (479 pages, 50 euros). Une séance de dédicace aura lieu le 12 octobre, à l'issue de la master class du cinéaste, en accès libre.

## Le Monde

—  
Par Clarisse Fabre  
Publié le 7 octobre 2024  
*Le Monde*  
—

# IMAGES/



## Apichatpong Weerasethakul «J'ai toujours voulu que les images soient libres»

Le cinéaste thaïlandais expose ses installations vidéo au centre Pompidou jusqu'au 6 octobre. Une traversée onirique et envoûtante, qui s'accompagne d'une rétrospective intégrale de ses films.

Recueilli par  
**LUC CHESSEL**

**P**rojetés sur un écran vertical de verre transparent, deux globes oculaires, séparés de leurs orbites, flottent dans l'obscurité environnante avant de se multiplier en mille yeux libres de leur danse, décuplés dans l'espace tout autour, sur le sol et sur les murs. Leur propriétaire, au maquillage aveugle d'un gore minimaliste, les cherche en vain, errant en surimpression parmi les rais de lumière. C'est *Solarium*, une des installations d'Apichatpong Weerasethakul présentées à l'Atelier Brancusi du centre Pompidou. Un regard fou et libre, multiple, séparés du vivant qui le poursuit sans cesse? Oui, c'est bien celui, prolixe-génial, de l'artiste et cinéaste thaïlandais né en 1970, l'auteur de *Tropical Malady* (2004) et *Syndromes And a Century* (2006), de *Uncle Boonmee Who Can Recall*

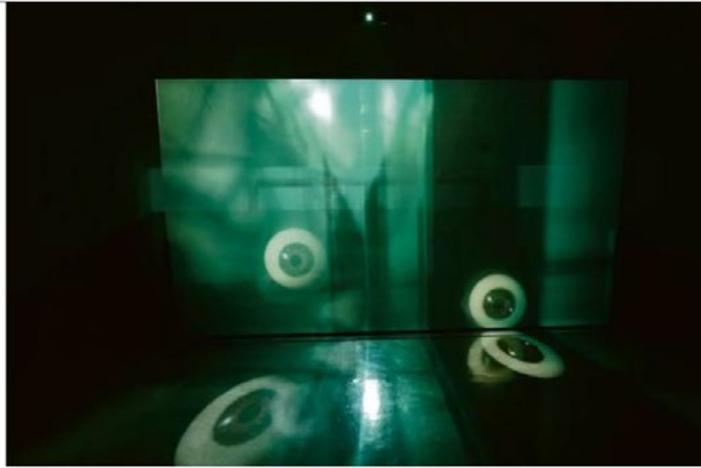
**Libération**

—  
Par Luc Chessel  
Publié le samedi 5 et dimanche 6 octobre 2024  
*Libération*  
—



*His Past Lives*, palme d'or à Cannes en 2010, plus récemment de *Memoria* (2021). Les fantômes qui hantent son travail comme une figure fondamentale viennent autant du passé que du futur, de la technologie que de la mémoire, pôles d'une œuvre qui tend au dytique ou au dédoublement, entre le primitif et le contemporain. Il est venu de Chiang Mai pour mettre sur pied et présenter une traversée très complète de son travail dans différents espaces du musée jusqu'au 6 janvier, trouvant le temps de nous rencontrer dans le rush des derniers réglages.

**Vous présentez au centre Pompidou tous vos films courts et longs, une performance en réalité virtuelle, et une exposition pensée pour l'occasion. Un livre sur votre œuvre paraît aussi, *Homes*, qui contient un long entretien rétrospectif et des documents de travail. Qu'est-ce que ça vous fait, de regarder en arrière ?**



**A gauche : *Uncle Boonmee...* (2010).**  
PHOTO KICK THE MACHINE  
**A droite : l'installation *Solarium* à Tokyo.**  
PHOTO NOBUTADA OMOTE

Tout réunir au même endroit et en même temps m'est inhabituel, parce que je fais beaucoup de choses. Mais j'ai le sentiment d'une conversation entre elles, d'un dialogue en cours. Je vois qu'elles se ressemblent, qu'elles partagent une idée similaire de la lumière, par exemple. Qu'elles relèvent du désir de documenter la vie, la mienne et celle de mes amis, des personnes qui m'entourent. En cela, mon travail d'il y a dix ou quinze ans et celui d'aujourd'hui ne me semblent pas si différents.

**Comment décrivez-vous «Particules de nuit», l'exposition que vous présentez dans l'Atelier Brancusi ?**

Comme l'espace était limité, je me suis concentré sur des installations récentes, la plupart des vidéos datent de ces dernières années. Elles parlent d'une simple façon de regarder. Regarder la nature, regarder le mouvement, la matière elle-même. Elles partagent peut-être une certaine qualité de rêve, dans un espace intermédiaire qui serait entre la réalité et la fiction. Elles pourraient être une seule œuvre. Je fais sans cesse la même chose, avec des variations mineures.

**Le fil reliant toutes ces formes, qui de l'extérieur semblent si diverses, inventives et nombreuses, c'est avant tout votre vie ?**

Oui, ou plutôt une projection d'elle. Ce sont comme de petits satellites de la vie. Ils tournent autour d'elle sans exister eux-mêmes. Comme des fantômes qui flottent dans l'espace. C'est ce que j'aime avec les images en mouvement. J'adore le dispositif de projection. J'aime l'obscurité parce qu'elle est intangible, la lumière apparaît et disparaît. Ce n'est pas un objet, on ne peut pas l'attraper. Vous flottez en naviguant dans les rêves ou dans la mémoire de quelqu'un. Chaque projecteur est comme un petit soleil artificiel qui, en brillant, crée pour vous un peu de vie temporaire.

**En arrivant à l'Atelier Brancusi, vous avez donc masqué les verrières et éteint les lumières.**

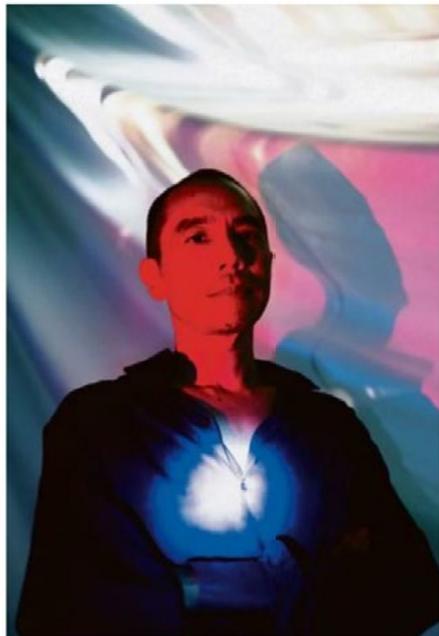
C'est un endroit d'habitude baigné de soleil, d'une belle lumière, qui était plein de la mémoire de l'atelier

du sculpteur Brancusi. Cela m'a fait hésiter. Et puis j'ai décidé d'en faire le négatif, comme si on avait fait pivoter le bâtiment à 180 degrés sous la terre, vers le noir. On ne garde que la squelette du bâtiment, comme s'il avait été détourné, piraté par ma mémoire. Celle de quelqu'un qui vient de loin.

**Dans la vidéo *Fiction* (2018), on voit votre main, sous le néon, écrire cette phrase : «J'ai rêvé d'un mélange de film d'horreur et de méditation.» Elle pourrait décrire toute votre œuvre, au cinéma comme dans les autres champs.**

J'ai toujours voulu faire un vrai film d'horreur, j'adore les films de genre, j'ai grandi avec ces films de série Z

à petit budget. L'installation *Solarium*, qu'on voit dans l'expo, est inspirée par l'un d'eux, *The Hollow-Eyed Ghost* de Komanchun, avec cet homme qui cherche ses yeux arrachés. Mais c'est un défi immense de faire une autre sorte de film d'horreur. Il faut peut-être que ça vienne des décors, des lieux. Pour moi, *Memoria* [son long métrage de 2021 tourné en Colombie avec Tilda Swinton, n'lr] est un peu un film d'horreur... Je crois que je suis allé en Colombie dans l'espoir d'y trouver cette dimension. En grandissant en Thaïlande, j'ai toujours pensé à l'Amérique latine comme à un lieu plein d'êtres invisibles. Un animisme qui était le miroir de celui qu'on trouve dans mon pays. Mais



Weerasethakul à Bangkok, en 2022. PHOTO HARIT SRIKHAO

en y arrivant, j'ai découvert d'autres choses, comme la situation politique.

**Dans *Memoria*, il y a l'énigme de ce son inexplicable au début, qui réveille Jessica la nuit et l'effraie. Ensuite, tout le processus est de se l'approprier, de le recréer pour en avoir moins peur. Dans votre œuvre, on part du fantastique pour arriver ailleurs ?**

C'est ça, c'est peut-être mon problème. Je pars de ce que je trouve mystérieux, mais j'ai un penchant pour la simple observation. Peut-être la simple beauté de regarder tout ce qui m'entoure. C'est ce qui arrive à Jessica dans le film. Elle part de ce son, et elle est détournée par d'autres choses, d'autres sons, un concert de musique, des rencontres...

**C'est votre faculté à vous rendre disponible, à faire entrer dans vos films des choses qui sembleraient insignifiantes, ou trop intimes, à d'autres cinéastes, qui fait une de vos singularités.**

C'est mon obsession en tout cas. Je mets longtemps à faire des films à cause de ce plaisir que j'ai à faire des recherches, à ne pas tant me soucier du résultat fini, parce que c'est le trajet qui est fascinant. On peut avoir du mal à trouver de l'argent, ça peut prendre du temps, mais ça m'est égal parce qu'en attendant j'imagine, je fais de petites vidéos sur le chemin. Un film n'est pas une seule chose, il est tout ce par quoi il est passé. C'est un univers, disons. J'ai la chance d'avoir le loisir de me rendre disponible à ce qui arrive. Parce que tout est beau, tout vaut la peine d'être contemplé et documenté. Même la violence, même l'oppression, les difficultés politiques que chacun connaît dans son pays. Beau, dans le sens où être conscient de la violence rend toute son importance et sa signification au fait d'être en vie.

**Cette façon d'être conscient semble liée à l'autre mot qu'on vous voit écrire dans *Fiction*, la méditation, que vous pratiquez. Est-ce qu'elle a un impact sur votre travail ? Vous recommandez de la pratiquer ?**

Je recommande, bien sûr. Enfin, c'est une chose très populaire maintenant, il y a mille applications, mille types de méditation. Je suis toujours un débutant, même après toutes ces années, parce que je n'y consacre pas tant de temps. Je crois que le principal est d'observer, de façon détendue, en exerçant le moins de contrôle possible, en observant aussi comment vous pensez, comment vous voyez les choses, ce qui vous fait peur. Le but est de voir les choses comme elles. **Suite page 22**



*Tropical Malady* (2004).  
PHOTO AD VITAM

Suite de la page 21 sont, ce qui est difficile, parce que par notre éducation nous voyons en permanence le monde à travers les mots, le langage, qui sont un piège, un filtre pour la perception. C'est un processus profond, très personnel aussi.

**Dans vos films, on est à la fois plongé dans les choses et conscients du processus, de la fabrication. C'est important pour vous, ce mélange de fascination et de distanciation ?**

Je trouve que c'est important d'être conscient de la fiction, c'est-à-dire d'une chose manipulée mais qui est faite avec du temps, au moyen du temps. Dont la matière principale est le temps, la durée. Tout comme j'aime créer la conscience physique, chez la personne qui regarde, d'être assise dans la salle de cinéma, ou d'être dans l'espace d'exposition. Un état de semi-conscience de l'illusion cinématographique. C'est peut-être une façon de demander : qu'est-ce qu'il y a après ? Pour le cinéma ? Maintenant on a la VR, d'autres choses, mais qu'est-ce que le cinéma nous évoque ? Est-ce qu'on a besoin du cinéma ? Mais c'est peut-être une question que je pose pour moi-même, avant tout.

**Le cinéma et la VR, ou l'installation, ce sont des médiums différents ?**

Oui, c'est totalement différent. Une installation s'appuie sur la respiration de l'espace entier. Alors que le cinéma est un rituel fixe, qui produit de la concentration, une sorte de cérémonie vaudoue.

**Est-ce difficile parfois de repasser aux contraintes du long métrage de cinéma après la liberté que vous offrent les formes**



*Cemetery of Splendour* (2015). PHOTO PYRAMIDE



Je crois que oui. C'est pour ça que j'essaie d'échapper un peu aux structures classiques du récit. Le cinéma a ses propres règles. J'ai toujours voulu que les images soient libres, qu'elles soient comme nos yeux, ou comme un autre être qui aurait sa propre vie. C'est délicat, il faut prendre soin des émotions qui s'y déploient. Et d'abord de mes propres émotions, puisque je suis le premier spectateur de mes films. Comment faire attention à bien traiter le public est une question assez complexe.

**Vous racontez dans le livre *Homes* que vous demandez à tous vos étudiants pourquoi ils font des films, et qu'ils ont du mal à répondre. Et vous, pourquoi faites-vous des films ?**

J'ai moi aussi du mal à répondre, c'est pourquoi je pose la question. Pour moi, le but serait de ne pas faire de films. Donc faire des films, c'est chercher une voie pour sortir de cette dépendance aux films. Cette possibilité de partager ses rêves et ses visions avec d'autres, de les faire apparaître à l'intérieur du cadre, est addictive. Mais une question se pose parfois : pourquoi ce besoin de partager ? C'est ma réponse pour l'instant. Je fais des films pour arrêter d'en faire dans l'avenir. ➔

**APICHA PONG WEERASETHAKUL. DES LUMIÈRES ET DES OMBRES** au centre Pompidou (75004) jusqu'au 6 janvier.  
**HOMES. APICHA PONG WEERASETHAKUL** Sous la dir. d'Antoine Thirion.

# 5 livres cinéphiles à lire en octobre

Parmi les joies de la rentrée, il y a celle de voir les tables des librairies se garnir de livres appétissants. Pour cet automne, cinq suggestions de lectures cinéphiles pour voyager dans les coulisses du cinéma avec deux romans qui se passent dans le milieu du cinéma, une biographie dessinée de Fassbinder, et deux beaux livres sommes sur des cinéastes majeurs, Chantal Akerman et Apichatpong Weerasethakul.

► *Homes Apichatpong Weerasethakul*, sous la direction d'Antoine Thirion et Matthieu Potte-Bonneville

Pour lire l'entretien fleuve réalisé par le critique Antoine Thirion et le philosophe Matthieu Potte-Bonneville (qui pilote aussi l'événement autour du cinéaste au Centre Pompidou cet automne), il faudrait diffuser la bande son pleine des bruits de la jungle thaïlandaise. On aurait ainsi une idée de l'expérience quasi mystique qu'ont vécue les deux co-directeurs de ce splendide ouvrage sur le cinéaste, qui a reçu la Palme d'or à Cannes en 2010 pour *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*.



Le livre comprend en plus de cette discussion rétrospective des essais de critiques et une très riche sélection de documents de travail du cinéaste et plasticien. On croise dans cet ouvrage, qui ressemble au cinéaste et à ses films, le fantôme d'une femme dans un hôtel, des maisons aimées, habitées autant que filmées, des réminiscences de rêves... Les dizaines de pages de documents, photos de tournage, storyboard, photos de ses nombreuses installations illuminent le livre qui aurait aussi pu prendre le nom d'un des ensembles de vidéos de Weerashtakul : « Fireworks ».

: *Homes Apichatpong Weerasethakul* (éditions de l'œil, 484 p., 50€)

## TROISCOULEURS

—

Par Raphaëlle Pireyre  
Publié le 4 octobre 2024  
*Trois Couleurs*

—



Rencontre avec Apichatpong Weerasethakul pour le livre d'entretiens "Homes" (10/10/2024)

 Boutique Potemkine  
964 abonnés

S'abonner

 16



 Partager

 Télécharger



—  
Par Manfred Long-Mbépé  
Publié le 10 octobre 2024  
*Boutique Potemkine*  
—



[\[À regarder ici\]](#)